

LES INSCRIPTIONS MENTIONNÉES DANS LES SOURCES LITTÉRAIRES

آباد بناهای گردد خراب ز باران و از تابش آفتاب
پی افگندم از نظم کاخی بلند که از باد و باران نیامد گزند
Firdawsī

Les inscriptions monumentales documentées par les archéologues et les voyageurs à l'époque contemporaine ne peuvent nous renseigner que de façon incomplète sur la tradition épigraphique de la région iranienne orientale pendant la période pré-mongole. Plusieurs textes conservés sont fragmentaires et, vraisemblablement, un grand nombre d'inscriptions ont disparu sans laisser de traces. Afin de fournir quelques données complémentaires, nous avons réuni dans ce chapitre certaines allusions à des inscriptions monumentales que nous avons pu détecter à partir des sources narratives et littéraires médiévales. Nous pénétrons ainsi dans le domaine qu'Assadoullah Souren Melikian-Chirvani a défini comme « archéologie en terrain littéraire », dans le but d'atteindre une meilleure compréhension de la perception que les observateurs de l'époque avaient des inscriptions et de leur fonction à l'intérieur d'un monument.¹²¹⁶

Dans un premier temps, nous allons commenter quelques témoignages concernant des inscriptions en pehlevi et en arabe réalisées à une époque antérieure au V^e/XI^e siècle (11.1) ; dans un deuxième temps, nous nous concentrerons sur le regard porté par les poètes et les chroniqueurs sur les décors épigraphiques des bâtiments ghaznavides (11.2) ; nous traiterons finalement de quelques attestations postérieures qui montrent la continuité des usages épigraphiques inaugurés dans l'Iran pré-mongol (11.3). Nous signalons d'emblée que des limites importantes affectent la portée de la présente analyse : si notre dépouillement des sources n'a pas la prétention d'être exhaustif, il nous a néanmoins permis de constater la rareté des allusions aux inscriptions monumentales et la pauvreté de leurs descriptions dans la littérature. Nous pouvons imaginer que la pratique d'insérer des registres épigraphiques dans le décor architectural des monuments civils et funéraires était si répandue dans le monde iranien qu'elle n'avait rien

¹²¹⁶ Melikian-Chirvani, 1995, p. 155, 156. Deux anthologies d'extraits tirés de sources narratives et épigraphiques diverses, concernant les techniques artistiques et l'architecture du monde musulman ont été publiées par D. Fairchild Ruggles (2011) et Markus Milright (2017) – nous n'avons pas eu accès à ce dernier ouvrage. Nous citons aussi le recueil d'articles *Material Evidence and Narrative Sources*, édité par D. Talmon-Heller et K. Cytryn-Silverman (2007). Mais beaucoup de recherche reste à faire sur les sources qui peuvent compléter les données archéologiques et matérielles connues.

d'extraordinaire aux yeux des auteurs médiévaux, très avars de remarques sur la forme et le contenu de ces inscriptions.

11.1 L'épigraphie des vestiges antérieurs au V^e/XI^e siècle

11.1.1 Inscriptions en pehlevi

À la fin du chapitre du *Qabūs-nāma* qui précède la section consacrée aux « conseils » d'Anūšīrvān, il est fait allusion à la découverte de ces normes morales qui auraient été inscrites en lettres d'or et en graphie pehlevi (*ba ḥaṭṭ-i pahlavī*) sur les murs du monument funéraire du roi sassanide Ḥusraw I^{er} Anūšīrvān (531-579).¹²¹⁷ Kaykāvūs nous raconte que le calife al-Ma'mūn (198-218/813-833) visita cette sépulture et qu'il fit convoquer des scribes formés au pehlevi (*dabīrān-i pahlavī*) pour lire l'inscription, la traduire en arabe et contribuer ainsi à la transmission des dictons d'Anūšīrvān dans le monde iranien. L'épisode de la visite d'al-Ma'mūn auprès du tombeau de ce souverain du passé, qui incarne un modèle de justice dans les miroirs de princes persans, a sans doute des traits légendaires.¹²¹⁸ Cependant, cette histoire dénote l'intérêt porté par les auteurs médiévaux aux vestiges de l'Iran préislamique,¹²¹⁹ ainsi que la forte valeur symbolique attribuée aux inscriptions anciennes qui pouvaient servir le propos légitimateur des souverains musulmans en Orient.

Comme remarqué par Michailidis, cette anecdote peut être mise en parallèle avec le témoignage transmis par plusieurs graffitis en arabe qui attestent des visites accomplies par les souverains būyides sur les sites achéménides et sassanides à Persépolis.¹²²⁰ Cette pratique fut probablement inaugurée par le souverain 'Aḍud al-dawla Fannā Ḥusraw qui, en 344/955, demanda à un scribe (*kātib*) et à un prêtre zoroastrien (*mūbad*) de déchiffrer les inscriptions du palais de Darius, avant d'y faire inscrire un texte commémoratif à son nom.¹²²¹

À une époque plus tardive (IX^e/XV^e siècle), Dawlatšāh Samarkandī cite une inscription poétique qui aurait été encore visible sur le site de Qaṣr-i Šīrīn (Iran, province actuelle de Kermanshah) à l'époque du même 'Aḍud al-dawla (338-372/949-983). Le vers est

¹²¹⁷ Kaykāvūs, p. 50 et trad., p. 61.

¹²¹⁸ Sur les origines de cette tradition, voir Fouchécour 1986, p. 39.

¹²¹⁹ Un cas célèbre est celui des références aux ruines de l'*īvān* du palais sassanide à Ctésiphon (*Tāq-i kisrā* ou *Ayvān-i Madā'in*) dans la poésie arabe et persane, voir Meisami 1996, p. 174-81.

¹²²⁰ Michailidis 2015, p. 161. Pour une vue d'ensemble sur les inscriptions būyides à Persépolis, voir Blair 1992, p. 33.

¹²²¹ Donohue 1973, p. 77, 78 et pl. II ; Blair 1992, n° 6, p. 32, 33 ; *TEI*, n° 5372. Les textes anciens déchiffrés correspondraient à deux inscriptions commémoratives en *pārsīg* datant de l'époque du roi sassanide Šapūr II (310-379), Richter-Bernburg 1980, p. 87.

transcrit en persan moderne, mais l'auteur indique que sa composition est conforme à l'ancien canon perse (*ba dastūr-i fārsī-yi qadīm-ast*).¹²²² Ce vers – sans doute apocryphe – constitue pour Dawlatšāh l'une des preuves des origines préislamiques de la poésie persane. Nous remarquons en outre que l'auteur, probablement influencé par les pratiques répandues à la période médiévale, accepte sans réserves l'existence d'inscriptions monumentales en forme poétique à une époque bien plus ancienne (voir aussi 3.2.2, 11.1.2).

Une autre tradition intéressante nous est transmise par Mas'ūdī dans le cadre de la description d'un sanctuaire bouddhique de Balkh, le Nawbahār, où sont inscrits des enseignements attribués au Bodhisattva (per. *Būdāsaf*) :

Un commentateur perspicace dit avoir lu sur la porte du Nawbahār de Balkh une inscription en fārsī [en pahlavi ? en persan ?], dont la traduction était : « Būdāsaf a dit : « les cours des princes requièrent trois qualités, l'intelligence, la constance, la richesse ». Au-dessus, il était écrit en arabe : « Būdāsaf a menti. Ce que doit faire l'homme libre qui possède l'une de ces trois qualités c'est de ne point s'attacher à la cour du sultan ». ¹²²³

Le passage est empreint d'une certaine ironie et l'auteur ne fournit aucun détail qui puisse nous renseigner sur la datation des deux inscriptions en persan et en arabe ; en particulier, nous ignorons la variété de persan et la graphie employées dans le premier texte. Au-delà des doutes concernant son historicité, le témoignage de Mas'ūdī (m. 345/956) semble attester que, à une époque précédant la moitié du IV^e/X^e siècle, l'arabe s'était désormais affirmé au détriment du persan (pehlevi ?) comme langue épigraphique de l'Iran oriental. Comme nous avons eu l'occasion de le montrer, les inscriptions bilingues en arabe et pehlevi des tours funéraires du Ṭabaristān constituent le seul témoin matériel de l'emploi du pehlevi dans l'épigraphie monumentale du V^e/XI^e siècle : ces monuments représentent un modèle isolé et archaïsant, qui sera abandonné par la tradition ultérieure (10.1.1).

¹²²² Dawlatšāh, p. 26. D'après les enquêtes archéologiques récentes, les vestiges les plus anciens de Qaṣr-i Širīn dateraient de l'époque sassanide, Callieri 2014, p. 60, 86.

¹²²³ Mas'ūdī, IV, p. 49 ; trad. Melikian-Chirvani 1992, p. 20, les commentaires figurant entre crochets sont du traducteur.

11.1.2 Inscriptions poétiques en arabe

L'usage de l'arabe dans l'épigraphie monumentale des provinces musulmanes orientales est attesté par un répertoire assez vaste de textes historiques, religieux et funéraires dont les plus anciens datent du début du III^e/IX^e siècle.¹²²⁴ En excluant les inscriptions de fondation du Gunbad-i Qābūs et de la tour de Rādkān, qui affichent un texte rimé (10.1.1), aucune des inscriptions conservées n'est composée en forme poétique. Cependant, certaines sources narratives laissent supposer que la tradition d'orner les bâtiments civils avec des inscriptions en vers n'était pas inconnue dans l'Iran médiéval.¹²²⁵

Le premier témoignage est transmis par le *Tarīḥ-i Sīstān*, dans le cadre du récit de la conquête de Nīšāpūr par Ya'qūb b. Layṭ (259/872-73). À cette occasion, Ya'qūb se serait rappelé d'un court poème arabe inscrit à l'intérieur d'une résidence de son ancien rival Sāliḥ b. Naṣr (m. 251/865), située dans un faubourg de Bust.¹²²⁶ Le souverain saffāride avait fortuitement observé cette inscription à l'époque de son expédition contre le Rutbīl (251/865) et en avait demandé le sens à son secrétaire (*dabīr*) Muḥammad b. Waṣīf.¹²²⁷ Les vers sont dit contenir une allusion à la chute des Barmakides et une prophétie sur la ruine destinée aux Tahirides par la volonté divine : l'entrée de Ya'qūb à Nīšāpūr, causant la défaite effective des gouverneurs tāhirides du Khurasan, détermina l'accomplissement de cette prophétie.¹²²⁸ Cet épisode montre un caractère anecdotique indéniable et les vers cités par la source peuvent difficilement être considérés comme authentiques. Cependant, ce passage semble témoigner du fait que, à l'époque de la composition du *Tarīḥ-i Sīstān* (moitié du V^e/XI^e siècle), l'usage d'orner les résidences princières avec des inscriptions

¹²²⁴ Blair 1992, p. 4-10.

¹²²⁵ Dans l'Occident musulman, la pratique de réaliser des inscriptions poétiques en langue arabe remonte aux premiers siècles de l'Islam, comme attesté par certains graffitis d'Arabie (I^e-II^e/VIII^e-IX^e s.), al-Rāšid 1416/1995, p. 60-61, n^{os} 17, 19, 21, 28, p. 60, 61, 68, 69, 75, 76, 88 ; *TEI*, n^{os} 14272, 14274, 14276, 14283. Des exemples célèbres pour les époques plus tardives (VI^e-VIII^e/XII^e-XIV^e s.) sont ceux des inscriptions poétiques des palais arabo-normands à Messine et à Palerme et du complexe nasride de l'Alhambra à Grenade, voir Amari 1971, p. 39, 81 ; Johns 2006 ; Nef 2006 ; Puerta Vilchez 2010.

¹²²⁶ Ya'qūb b. Layṭ avait entamé sa carrière militaire au service de Sāliḥ, chef des *'ayyārs* de Bust à partir de 238/852, mais celui-ci était devenu par la suite l'un des ses principaux adversaires dans la lutte pour le pouvoir sur le Sistan. Bosworth 1994, p. 71-76 ; voir aussi 3.1.1.

¹²²⁷ Ce même personnage est célébré dans le *Tārīḥ-i Sīstān* (p. 209, 210) en tant que l'auteur de la première *qaṣīda* en langue persane, voir aussi 3.2.2.

¹²²⁸ *Tārīḥ-i Sīstān*, p. 220, trad. Bosworth 1994, p. 119 :

1. Fate gave a mighty shout against the house of Barmak,
and they fell down flat on their faces at its shout.
2. Another shout will be heard against the house of Ṭāhir,
as a manifestation of wrath which will descend on them from the Merciful One.

poétiques était bien établi. En effet, l'auteur n'a aucun mal à présumer qu'il fût déjà répandu deux siècles auparavant.

Cette même pratique semble être destinée à se poursuivre au Sistan, comme le témoigne une notice biographique concernant le poète et grand *qāḍī* du Sistan Abū Sa'īd al-Ḥalīl b. Aḥmad al-Sijzī. Ṭa'ālibī, attribue à cet auteur un poème célébrant la construction d'un palais du saffāride Abū Ja'far Aḥmad (311-352/923-962), ainsi que deux distiques arabes inscrits sur l'*īvān* de ce même palais.¹²²⁹ Deux distiques supplémentaires sont ajoutés aux précédents par al-Ḥalīl après la mort du souverain. Nous citons les quatre *bayts* qui auraient composé ces inscriptions, ainsi que la traduction proposée par Joel L. Kramaer :

من سره ان يرى الفردوس عاجلة فلنظر اليوم في بنیان ايواني
او سره ان يرى رضوان عن كذب بملء عينيه فلنظر الى الباني

لو كانت الدار فردوسا وساكنها رضوان لم يبيل فيها جسم رضوان
الموب اسرع في هذا فاهلكه والدهر اسرع في تخريب ايوان

Whoever wishes to view paradise in a moment let him gaze now at my palace;
Or if he delights in seeing divine grace, let him look at the builder.

If the residence were paradise and its occupant divine grace, his body would not decay therein.
Death readily dispatches him, and fate speedily wastes a palace¹²³⁰

L'équation établie dans les deux premiers distiques entre le palais et le paradis, le bâtisseur et *Riḍwān* est un motif destiné à se répandre dans le répertoire littéraire persan.¹²³¹ La deuxième partie est centrée sur un autre *topos* littéraire, celui du caractère périssable des dépouilles mortelles des grands personnages et de leurs palais, soumis à la ruine du temps.¹²³² Mais le fait le plus remarquable est que ces vers transmettent l'impression que le palais adresse directement la parole au lecteur, tout en l'invitant à contempler la perfection de son architecture, puis à réfléchir au destin de l'être humain et de ses œuvres. Ce « dialogue » qui se met en scène entre l'architecture et le spectateur

¹²²⁹ Le mot *īvān* a des significations assez variables dans les sources médiévales : il peut indiquer une structure interne à un bâtiment, en particulier une salle voutée ouverte sur un côté ou une estrade, ou bien se référer à un palais dans son entier, Grabar 1973.

¹²³⁰ Ṭa'ālibī, IV, p. 235 ; trad. Kramaer 1986, p. 14. Le poème est cité aussi par 'Utbī a, p. 201. Nous remarquons une forte similarité avec le contenu de l'inscription poétique du palais de la Zisa à Palerme (VI^e/XII^e s.), Amari 1971, p. 81 ; Johns 2006.

¹²³¹ Kramaer a traduit le mot *riḍwān* dans son sens primaire de « divine grace », mais nous pouvons envisager une allusion à l'ange gardien du paradis, connu comme *Riḍwān* dans la littérature arabe et persane, Raven 1994. Sur le thème du « palais-paradis » dans la poésie persane médiévale, voir Meisami 2001a et 7.3.3.

¹²³² Voir par exemple le thème de la ruine du palais sassanide de Ctésiphon, Meisami 1996, p. 178-80.

semble supporter l'hypothèse que ces poèmes étaient destinés à une réalisation épigraphique.

Un tel usage peut être rapproché de celui des épitaphes contenant des adresses aux visiteurs des tombes (voir 9.2.2, 9.2.3). Nous pouvons citer à ce propos un passage de la chronique d'ʿUtbī qui témoigne de la tradition d'orner les monuments funéraires avec des inscriptions poétiques. Le monument en question est le mausolée de Abū al-Ḥusayn ʿUtbī, vizir du samanide Nūḥ II, assassiné à Merv en 372/982. Le ʿUtbī historien, qui avait des liens de parenté avec cette famille éminente de l'administration samanide (2.1.1), fait un grand éloge de ce personnage et cite deux distiques de complainte en arabe qui semblent avoir été inscrits dans le mausolée du vizir :

مرّ على قبرك اخوانكا وكلهم قد هاله شانكا
فلم يزيدوك على قولهم عزّ على العلياء فقدانكا

Thy brothers pass by thy tomb,
And are alarmed at thy condition (or dignity)
They no longer employ lofty words.
Regret for thee overmasters all high (notions).¹²³³

¹²³³ ʿUtbī *a* : 49 ; Jurfāḍqānī : 60 et trad., p. 74. La version persane du *Yamīnī* affirme de manière explicite que ces vers étaient inscrits sur les murs du mausolée (*va ba ʿzī az afāzīl bar dīvār-i ziyāratgāh-i ū nivīšta būdand*), tandis que, dans l'édition du texte arabe que nous avons pu consulter, la citation est insérée après une référence plus générale aux visiteurs du tombeau (*wa qad zāra qabrahū fī jamāʿa min aṣḍiqā`ihī*).

11.2 L'épigraphie vue par les auteurs ghaznavides (V^e-VI^e/XI^e-XII^e siècles)

Les allusions faites par les auteurs ghaznavides aux décors épigraphiques des demeures de leurs mécènes sont très clairsemées en comparaison à la grande quantité d'inscriptions conservées sur des éléments de décor architectural provenant de Ghazni (4.3). Nous pouvons néanmoins citer certains passages qui apportent une contribution à notre compréhension des valeurs symbolique et ornementale de l'épigraphie dans la tradition architecturale ghaznavide.

11.2.1 Les inscriptions comme marques de pouvoir

Un distique qui mérite une attention particulière apparaît dans une *qaṣīda* de Farruḥī, composée à l'occasion de l'installation du souverain Maḥmūd dans une nouvelle résidence (*ḥāna*) :¹²³⁴

نیشته درو آفرینهای شاه ز گفتار این و ز گفتار آن¹²³⁵

Ce distique n'a pas échappé au regard de Melikian-Chirvani qui a cité, traduit et commenté certains extraits de cette *qaṣīda* dans une étude consacrée à la réception du *Šāhnāma* dans les cours de l'Iran médiéval.¹²³⁶ Cet auteur traduit le passage en question :

En lui sont écrites les louanges aux rois
Selon les paroles des uns et des autres

Il commente ensuite : « Les louanges “selon les paroles des uns et des autres” étaient vraisemblablement des panégyriques de divers poètes persans », tout en remarquant le parallèle frappant avec les plaques inscrites relevées dans le palais de Ghazni. Melikian-Chirvani se demande enfin si, parmi les citations poétiques évoquées dans le poème de Farruḥī – significativement composé en mètre *mutaqārib* – n'étaient pas inclus des vers de Firdawsī. En effet, plusieurs personnages de cette épopée sont cités plus loin dans la *qaṣīda* qui fait également référence à un *Šāhnāma-ḥ'ān* « récitateur du Livre des Rois ». ¹²³⁷ De plus, comme le montre l'étude de Melikian-Chirvani, les références aux

¹²³⁴ Le mot *ḥāna* (litt. « maison ») est assez général et nous ne pouvons pas établir le modèle architectural auquel il se réfère dans ce contexte. Cependant, la richesse des décors en or et argent évoqués dans le poème, ainsi que l'allusion à la réception de l'armée royale, nous permettent d'imaginer un palais d'une certaine importance. Le poète ne fait pas de mention du lieu où cette demeure se dressait.

¹²³⁵ Farruḥī, n° 126, p. 248, v. 4944.

¹²³⁶ Melikian-Chirvani 1988, p. 19-22.

¹²³⁷ Farruḥī, n° 126, p. 248, 250, vv. 4946, 4955, 4974.

souverains du passé fournissent souvent un étalon pour mesurer la gloire du *mamdūh* dans la poésie panégyrique ghaznavide.¹²³⁸

Le fait que le distique analysé figure dans le cadre de la description d'un palais conforte l'hypothèse qu'il se réfère à des citations poétiques inscrites dans une résidence royale. Par contre, à nos yeux, les *āfarīnhā-yi šāh* correspondent plus vraisemblablement aux « louanges du roi [= Maḥmūd] » qu'aux « gestes des rois » chantés dans le *Šāhnāma*. Nous remarquons encore que Farruḥī ne fait pas explicitement référence à des poèmes, mais à de simples « discours » (*guftār*), et qu'il ne donne aucun renseignement sur la langue dans laquelle ces discours auraient été prononcés et écrits. L'énorme succès rencontré par la poésie panégyrique en langue persane à la cour de premiers Ghaznavides laisse peu de doutes sur le fait que le poète se réfère à des vers persans – dont peut-être certains composés par lui-même. Toutefois, nous ne pouvons pas exclure que les inscriptions décrites par Farruḥī comprenaient aussi des passages en prose ou bien en arabe. De toute façon, l'image d'une sorte d'anthologie poétique qui réunit des vers panégyriques adressés au souverain pour les afficher à l'intérieur de son palais est très évocatrice et riche de sens vis-à-vis du corpus épigraphique analysé dans cette thèse. D'une part, l'allusion de Farruḥī pourrait impliquer que la tradition d'orner les résidences royales avec des inscriptions poétiques était déjà affirmée à l'époque de Maḥmūd. D'autre part, ce distique pourrait soutenir l'hypothèse que les plaques inscrites qui ornaient le palais de Ghazni contenaient le texte de plusieurs poèmes, peut-être composés par des auteurs différents.

Une référence assez générale au « nom » du souverain inscrit sur les *īvāns* des palais – ou sur les palais tout court – apparaît à la fin de l'un des éloges de Maḥmūd insérés dans le *Šāhnāma* de Firdawsī :

ز گیتی مبیناد جز کام خویش نبشته بر ایوانها نام خویش

Puisse rien ne se faire dans le monde que selon son désir,
puisse son nom rester gravé sur les palais !¹²³⁹

¹²³⁸ Melikian-Chirvani 1988, p. 12, 15, 19.

¹²³⁹ Firdawsī, VI, p. 137, v. 62 ; trad., V, p. 269. Sur l'ambiguïté du terme *īvān*, qui peut désigner une structure à l'intérieur d'un bâtiment ou un palais en son entier, voir Grabar 1973.

Nous faisons également mention d'un distique du poète 'Unṣurī décrivant une coupe à vin en forme de bateau (*zawraq*), sur laquelle l'orfèvre inscrit le nom du souverain Maḥmūd :

چو زرگر نام او بر زر نویسد بیوسد زر ز شادی دست زرگر

When the goldsmith writes his name on gold
The hand of the goldsmith joyfully kisses the gold¹²⁴⁰

Ces références à des inscriptions royales permettent aux poètes de célébrer leur mécène tout en évoquant des lieux ou des objets (les palais, la coupe) qui portent inscrite la marque de son pouvoir.

Concernant la question de la valeur symbolique du nom inscrit, nous pouvons citer aussi une anecdote tirée de la biographie du maître soufi Abū Sa'īd b. Abū al-Ḥayr (m. 440/1049), composée par son arrière-arrière-petit fils au VI^e/XII^e siècle. Voici un extrait de cette histoire, dans la traduction française de Muḥammad Achena :

On a rapporté que le père de notre shaykh aimait fort le sultan Mahmud. Il fit bâtir à Meyhana une grande maison qui, de nos jours, est connue sous le nom de la maison du Shaykh. Sur les murs de cette maison, il fit inscrire le nom du Sultan, ceux de ses hommes, de ses serviteurs, de ses éléphants et de ses chevaux [*bar divār va saqafhā-yi ān binā nām-i sulṭān Maḥmūd va zikr-i ḥaṣām va ḥadam va pīlān va marākib-i ū naqṣ farmūd*]. Le Shaykh était alors enfant. Il dit à son père : « Dans cette maison, fais construire un appartement qui sera mon bien propre. » Le père du Shaykh construisit en haut de cette maison un appartement qui constitua l'oratoire du Shaykh. Lorsque l'appartement fut achevé et qu'on allait appliquer l'enduit d'argile, le Shaykh ordonna d'inscrire, sur toutes les surfaces des murs et des plafonds de cet appartement : « Dieu, Dieu, Dieu. » Son père demanda : « Mon fils ! Qu'est-ce donc cela ? » Le Shaykh répondit : « Chacun inscrit, sur les murs de sa maison, le nom de son souverain. »¹²⁴¹

Le message de l'histoire est assez clair : dans son enfance, le *ṣayḥ* montrait déjà une dévotion et une sagesse qui dépassaient celles de son père, puisque ce dernier rendait hommage au souverain ghaznavide et aux signes de son pouvoir temporel, tandis que le fils était entièrement tourné envers le souverain de l'âme et le domaine spirituel. En effet, la répétition du nom d'Allah sur toute la surface de l'oratoire d'Abū Sa'īd renvoie à la pratique soufie du *dikr*. Au-delà de la valeur allégorique de l'histoire, la dernière

¹²⁴⁰ 'Unṣurī, n° 18, p. 59, v. 761. Le distique est analysé et traduit par Melikian-Chirvani (1990-91, p. 4, 5).

¹²⁴¹ Ibn Munawwar, p. 16,17 ; trad., p. 32, 33. Nous insérons entre crochets un extrait du texte originel.

affirmation du *šayḥ* indique clairement la fonction du nom inscrit comme signe d'obéissance et soumission au détenteur du pouvoir temporel ou spirituel.

De plus, nous pouvons remarquer que le décor mural de cette maison de Mayhana (un village du Khurasan, situé à proximité de Saraḥs) se rapproche de ceux qui ornaient à l'époque les résidences princières. D'une part, l'usage d'inscrire le mot *Allāh*, dans des cartouches isolées ou bien à l'intérieur d'autres formules religieuses (par exemple *al-mulk li-llāh* « la royauté [est] à Dieu »), était bien répandu à l'époque dans l'épigraphie monumentale aussi bien que sur les objets inscrits. D'autre part, des inscriptions au nom du souverain et des représentations de *gūlāms*, d'éléphants et d'autres scènes liées à la vie de la cour se retrouvent dans les palais ghaznavides (9.1.3).¹²⁴²

Un dernier témoignage que nous évoquons concerne une inscription funéraire citée dans le *Tāriḥ al-Yamīnī*, à la suite de la narration d'un coup d'État dans le Khwarazm qui aboutit à l'assassinat du vassal des Ghaznavides, le Khwārazm Shah Abū al-‘Abbās Ma'mūn II (399-408/1009-1017).¹²⁴³ Maḥmūd le Ghaznavide aurait vengé cette action et pendu les responsables de la révolte près du tombeau du souverain défunt. De plus, à titre d'avertissement, il aurait fait inscrire en ce même lieu une épitaphe diffamatoire. La première partie de ce texte est conforme au formulaire classique des inscriptions funéraires arabes. Cependant, dans la suite, au lieu de célébrer les vertus des défunts, l'épitaphe fait allusion au crime commis par ceux-ci ; finalement, Maḥmūd lui-même est mentionné dans l'inscription en tant que l'auteur de la vengeance préconisée par Dieu.¹²⁴⁴ Naturellement, il est difficile de prouver l'historicité de ce texte, mais la citation montre que ‘Utbī était familiarisé avec le formulaire épigraphique courant, et qu'il avait bien conscience du pouvoir intimidant des inscriptions ainsi que de leur importance en tant que véhicules d'un message de propagande.

¹²⁴² Le terme *naqṣ* « dessin, figure » employé par Ibn Munawwar pourrait suggérer que le cortège royal et les animaux faisaient l'objet d'un décor figuratif accompagnant l'inscription au nom du souverain.

¹²⁴³ Sur cet épisode, voir aussi Bayhaqī, III, p. 1111 ; Bosworth 1984, p. 763.

¹²⁴⁴ ‘Utbī *a.*, p. 394 ; le texte de l'épitaphe est traduit par Meisami 1999, p. 61. Voir aussi Jurfādqānī, p. 376. Bayhaqī (III, p. 1111 et trad. II, p. 386) indique seulement que les gibets portaient inscrits les noms des malfaiteurs.

11.2.2 Les inscriptions comme décor

La question des descriptions – et métamorphoses – des palais dans la poésie persane de la période pré-mongole a fait l’objet d’une analyse approfondie par Meisami.¹²⁴⁵ Les observations que nous allons présenter dans cette section, consacrée à la valeur esthétique et à la représentation des inscriptions chez les poètes ghaznavides, sont en grande partie inspirées par cette étude.

Comme l’a montré la description de la maison du *šayḥ* Abū Sa‘īd, les décors épigraphiques n’étaient pas l’apanage exclusif des résidences royales. Cela est confirmé par deux *qaṣīdas* qui décrivent assez en détail les résidences d’un prince et d’un vizir ghaznavides, et qui semblent faire allusion à des inscriptions. La première *qaṣīda* est composée par le poète Farruḥī et dédiée au jeune frère de Maḥmūd, Abū Ya‘qūb Yūsuf, et à son nouveau palais (*kāḥ*) :

بشاد کامی در کاخ نو نشسته بعیش ز کاخ بر شده تا زهره ناله مزمر
چگونه کاخی، کاخی چو گنبد هرمان ز پای تا سر، چون مصحفی نبشته بزر

In joy and pleasure the Amīr are settled in his new palace,
from whence ascend to Venus the flute’s lamenting strains.
What sort of palace? A palace like the dome of the pyramids,
covered from top to bottom with inscriptions in gold, like a Koran.¹²⁴⁶

Le texte persan ne fait pas explicitement référence à des inscriptions, néanmoins, la comparaison qui est faite au dernier hémistiche entre le palais et un volume (du Coran) calligraphié en or est assez éloquente.¹²⁴⁷ Cette allusion évoque un décor mural tapissant qui, grâce à sa composition élégante et à son éclat, égale la page d’un Coran enluminé.¹²⁴⁸ La comparaison concerne sans doute l’aspect extérieur des registres épigraphiques, mais elle pourrait également impliquer que les inscriptions auxquelles le poète se réfère correspondent à des citations coraniques.

Le palais du vizir de Maḥmūd, Aḥmad b. Ḥasan Maymandī (d. 424/1032), est décrit dans une *qaṣīda* de ‘Unṣurī, où nous lisons une allusion assez vague à ses belles inscriptions

¹²⁴⁵ Meisami 2001a. Cet article constitue l’une des rares études consacrées à ce sujet et l’auteur accorde une place considérable à la poésie ghaznavide. Voir aussi Brookshaw 2003 ; Ingenito (sous presse).

¹²⁴⁶ Farruḥī n° 60, p. 129, vv. 2528, 2529 ; trad. Meisami 2001a, p. 23.

¹²⁴⁷ Le terme *muṣḥaf* signifie littéralement « volume, livre » mais il est souvent utilisé en référence au livre saint de l’Islam, Dihḥudā 1377š./1998, XIII, p. 20997, 20998 (s.v. *muṣḥaf*).

¹²⁴⁸ Plusieurs Corans enluminés produits à Ghazni dans la deuxième moitié du V^e/XI^e sont connus, voir Karame et Zadeh 2015.

(*nibištahā-aš jamāl*), mais aussi à ses briques (*hištahā-aš*) – référence qui pourrait évoquer des décors architecturaux en brique cuite – et à ses peintures (*nigārhā-aš*) :

نیشته‌هاش جمال است و خشته‌هاش لقا نگارهاش کمال و عیارهاش فخار

Its inscriptions are beautiful, its brick exceedingly fair;
Its pictures are pure perfection, its fragrances glorious.¹²⁴⁹

Dans le même poème apparaît un passage qui, d'après l'interprétation de Meisami, ferait référence à des inscriptions coraniques ornant la coupole d'une chambre haute (*farvār-ḥāna*) :

و گر بگنبد فروار خانه آری دل سخن منقش گردد ز قران فروار
چو جهد زلف بتانست در شکسه بهم گره گرهش میان و شکن شکنش کنار
شکن یکی و گره بر شکن هزار افزون گره یکی و شکن بر گره شکنش کنار

[...] the dome of the upper chamber,
whose limned words become splendid and lustrous through the Koran.
It is like the curls of idols, plaited together,
its knots in the middle, its curls on the edges:
One curl, and more than one thousand knots upon it;
one knot and more than one thousand curls upon it.¹²⁵⁰

Le tracé de ces inscriptions est transformé en des boucles (*zulf*, *šikan*) et nœuds (*giriḥ*) emmêlés, ce qui pourrait effectivement évoquer une écriture coufique ornée par des entrelacs et des terminaisons en forme sinueuse, telle que le coufique « à bordure ornementale » si caractéristique de la production épigraphique ghaznavide. Cet extrait nous montre cependant toute la difficulté de remonter aux traits réels qui se cachent derrière les descriptions idéalisées des poètes.

En effet, comme le laisse émerger notre aperçu, les références aux inscriptions monumentales dans la poésie ghaznavide sont très courtes – elles dépassent rarement un hémistiche – et souvent obscurcies par des images foisonnantes. L'aspect extérieur des textes inscrits est mis en avant et magnifié, tandis que seules des allusions polysémiques nous donnent des indices sur les contenus de ces textes (cf. *āfarīnhā-yi šāh* ; *nām-i ū* ; *muṣḥaf* ; *qurān*).

En général, d'autres typologies de décors architecturaux que les inscriptions monumentales, comme par exemple les peintures murales, semblent constituer une source d'inspiration plus prolifique pour les poètes et font l'objet de descriptions plus longues

¹²⁴⁹ 'Unṣurī n° 27, p. 94, v. 1114 ; trad. Meisami 2001a, p. 26.

¹²⁵⁰ 'Unṣurī n° 27, p. 96, vv. 1128-1130 ; trad. Meisami 2001a, p. 27. Nous signalons que, dans l'édition consultée, le mot *qurān* au premier distique est remplacé par l'expression *farr-i ān*.

et, apparemment, plus réalistes. À titre d'exemple, dans une longue section de la *qaṣīda* de 'Unṣurī que nous venons d'analyser, le poète s'attarde à décrire une « galerie de peintures » (*ḥāna-yi nigāristān*) où était représenté le souverain dans des scènes de banquet, de combat et de chasse.¹²⁵¹ Nous pouvons citer aussi une *qaṣīda* dédiée par le poète Rūnī à un officiel d'Ibrāhīm, Abū Ruṣd Rašīd (4.1.3, 7.2.3), où sont détaillés certains sujets des peintures murales qui ornaient le palais du mécène, parmi lesquels figurent des guerriers et des animaux sauvages, des musiciens et des buveurs de vin.¹²⁵² Ce choix de décrire dans des poèmes des scènes qui reproduisaient l'univers du souverain peut s'expliquer par le fait que ces représentations étaient issues d'un répertoire d'images partagé par les arts figuratifs et la littérature panégyrique.¹²⁵³ Ainsi, en décrivant des sujets qui se rapprochent du motif littéraire du *baẓm u razm*, le poète aurait pu susciter de manière plus immédiate l'intérêt de l'auditoire et dresser l'éloge de son *mamdūh* à travers un vocabulaire plus standardisé.

¹²⁵¹ 'Unṣurī, n° 27, p. 95, vv. 1119-1127, voir aussi Meisami 2001a, p. 27.

¹²⁵² Rūnī, p. 150, vv. 1623-1631 ; voir aussi Meisami 2001a, p. 33.

¹²⁵³ Brookshaw 2003, p. 207.

11.3 L'épigraphie monumentale des époques postérieures (VII^e-IX^e/XIII^e-XV^e siècles) : quelques pistes de réflexion

Plusieurs données matérielles postérieures à la fin du VI^e/XII^e attestent de l'emploi croissant du persan dans l'épigraphie monumentale du monde iranien. Une étude approfondie de ces documents dépasse les limites de cette thèse.¹²⁵⁴ Toutefois, à partir de quelques témoignages transmis par les sources narratives, nous essayerons d'esquisser certaines tendances d'évolution des usages épigraphiques aussi bien que des aspects de continuité avec les modèles adoptés par les Ghaznavides et leurs dynasties contemporaines. En particulier, nous nous intéresserons à la tradition d'inscrire des citations poétiques en persan dans les palais royaux et sur les remparts des villes. À partir de la période des conquêtes mongoles, cette pratique est attestée chez des dynasties de diverses origines qui cherchaient à légitimer leur pouvoir tout en mettant en avant leur lien avec l'histoire iranienne passée et récente. Il s'agit d'une tradition artistique qui peut être replacée dans le cadre d'un phénomène plus large d'appropriation et de réélaboration de l'héritage culturel iranien. Ce phénomène se reflète dans d'autres formes d'art et de savoir, comme par exemple l'historiographie et la littérature, et il a contribué, sous plusieurs angles, à l'établissement d'une culture persane « classique ».¹²⁵⁵

Le premier témoignage que nous citons est tiré de l'histoire des Seljuqides de Rūm complétée en 690/1281 par Ibn Bībī, et il nous mène en Anatolie, donc bien au-delà des frontières iraniennes occidentales.¹²⁵⁶ Cette source décrit les travaux d'extension et consolidation des remparts de la capitale seljuqide de Konya et de la voisine Sivas, achevés vers 618/1221 par ordre du souverain 'Ālā' al-dīn Kayqubād (616-634/1220-1237).¹²⁵⁷ Un passage de cette description a attiré l'attention de Bombaci, notamment, celui où l'auteur fait allusion aux « versets du Coran, *ḥadīths* prophétiques célèbres,

¹²⁵⁴ Pour une vision d'ensemble, voir O'Kane 2009, p. 30-66.

¹²⁵⁵ Parmi de nombreux ouvrages qui ont contribué au débat autour de l'histoire culturelle de l'Iran mongol, nous citons Aigle 1997 ; *Id.* 2015 ; De Nicola et Melville (éds.) 2016. La vivacité culturelle du VII^e/XIII^e siècle a bien été synthétisée par Justine Landau (2013, p. 261) :

Le XIII^e siècle iranien fut un siècle particulièrement violent et intensesment créatif à la fois. Pour les disciplines littéraires en tous cas, l'âge des invasions mongoles fut fondateur à plus d'un titre.

¹²⁵⁶ Sur l'auteur, son ouvrage historique et les versions en persan et en turc ottoman qui en sont dérivées, voir Bombaci 1969, p. 67, 68.

¹²⁵⁷ Le frère et prédécesseur de ce souverain, 'Izz al-dīn Kaykāvūs, avait fait bâtir à Sivas un hôpital (617/1220-21), à l'entrée duquel figure une inscription contenant deux distiques persans au contenu moralisateur. Voir van Berchem et Edhem 1910-17, n^o 3, p. 9 ; *TEI*, n^o 29962.

proverbes, sentences et vers du *Šāhnāma* » insérés dans le décor architectural des fortifications.¹²⁵⁸

Malheureusement, ces inscriptions ne sont pas préservées, mais il est possible de tracer un parallèle avec une plaque inscrite avec des vers persans, qui était encastrée près de l'entrée de la citadelle de Sinop. Cette ville fut conquise par l'armée des Seljuqides de Rūm en 611/1214 et ses fortifications furent rapidement reconstruites par des émirs et des généraux, comme l'attestent de nombreuses inscriptions historiques en langue arabe. Les parties encore lisibles de l'inscription persane affichent en revanche un texte poétique qui établit une comparaison entre la victoire de Sinop et les exploits des rois du *Šāhnāma* [Kay]ḥusraw et Kaykāvūs et qui commémore l'entreprise de construction du commandant militaire d'origine servile Ḥusām al-Dīn Yūsuf, ayant exercé une certaine autorité sur cette ville après sa conquête.¹²⁵⁹ Les témoignages cités laissent apercevoir la place centrale occupée par le *Šāhnāma* dans le discours de légitimation des souverains de Rūm qui, malgré leurs origines turques, portent souvent les noms des héros de Firdawsī. En effet, ils semblent indiquer que l'épopée persane constituait l'une des sources d'inspiration des messages de propagande affichées par l'épigraphie monumentale des villes fortifiées de l'Anatolie.¹²⁶⁰

Des attestations bien plus abondantes concernant la pratique d'inscrire des citations du *Šāhnāma* nous sont fournies par les éléments de décor architectural en céramique provenant des architectures royales des Il-khanides (654-754/1256-1353). Un témoignage d'exception est constitué par les vestiges du palais d'Abāqā Ḥān (663-680/1265-1282) à Taḥt-i Sulaymān, dans le nord-ouest de l'Iran, où plusieurs registres épigraphiques – diversement agencés à l'intérieur du décor mural – affichaient des citations poétiques. En particulier, des vers de Firdawsī sont reconnaissables sur plusieurs carreaux en céramique composant des frises, ainsi que sur de nombreux carreaux lustrés de taille plus réduite en forme d'étoiles et de croix, où ils étaient combinés avec des citations d'autres auteurs.¹²⁶¹ Les témoignages subsistants semblent

¹²⁵⁸ Ibn Bībī, p. 241 : *āyāt-i qurān va mashāhīr uḥādīṭ-i nabawī va amṭāl va ḥukm va aš'āir-i šāhnāma*. Voir Bombaci 1969 ; Redford 1993, p. 153, 154.

¹²⁵⁹ Behçet 1930, p. 44 ; Redford 2011, p. 261, 262 et fig. 14.2.

¹²⁶⁰ Bombaci 1969, p. 71 ; Redford 1993, p. 154, 155 ; Hillenbrand C. 2005 ; O'Kane 2010, p. 1.

¹²⁶¹ Ces inscriptions ont été étudiées par Melikian-Chirvani (1984 ; *Id.*, 1991 ; *Id.* 1997, p. 149-67), qui s'est particulièrement intéressé aux carreaux issus des frises, et par Abdullah Gouchani (Qūčānī 1371š./1992), qui concentre son attention sur les carreaux étoilés. Une analyse récapitulative très détaillée des décors figuratifs et épigraphiques des revêtements céramiques de Taḥt-i Sulaymān est proposée par Tomoko Masuya (1997). Il faut remarquer que de nombreux carreaux de typologie similaire à ceux relevés à Taḥt-i

montrer que les citations du *Šāhnāma* à Taḥt-i Sulaymān n'étaient pas insérées dans un long contexte narratif, mais qu'elles correspondaient à des extraits issus du début de certaines sections du poème – ayant peut-être la fonction d'aide-mémoire – ou bien à des passages isolés au contenu moralisateur.¹²⁶² Melikian-Chirvani a observé que certains vers avaient été volontairement altérés et adaptés, ce qui aurait servi à actualiser leur message.¹²⁶³ Cependant, l'état fragmentaire du décor épigraphique dans son ensemble empêche de définir avec précision la portée du message véhiculé par ces nombreuses citations épigraphiques de Firdawsī. D'une part, ces inscriptions semblent représenter la voix des élites iraniennes qui jouaient un rôle prédominant à la cour et dans le système administratif des *ḥāns* mongols.¹²⁶⁴ D'autre part, la reproduction de scènes du *Šāhnāma* dans le décor épigraphique et figuratif des palais il-khanides pourrait s'inscrire dans la continuité d'une tradition déjà existante dans le monde iranien, qui se développait en des formes nouvelles pour s'adapter au changement de mécénat et à un paysage artistique et culturel renouvelé.¹²⁶⁵

En conclusion de notre analyse, nous évoquons un témoignage qui date d'une époque plus tardive (IX^e/XV^e siècle), mais qui nous permet de corroborer certaines des observations faites sur la tradition épigraphique des périodes précédentes. Le document dont il est question est un poème composé par le chroniqueur tīmūride Ḥāfiẓ-i Abrū à l'occasion de la reconstruction de la citadelle de Hérat par le souverain Šāhruḥ Mīrzā en 818/1415-16.¹²⁶⁶ Ce texte revêt un intérêt particulier parce que son auteur affirme que certains vers tirés du poème étaient inscrits sur des carreaux en céramique faisant partie du décor architectural de la citadelle.¹²⁶⁷ O'Kane a proposé d'associer cette inscription monumentale avec un très court fragment épigraphique en graphie *tuluṭ*

Sulaymān et datables entre les VII^e/XIII^e et le VIII^e/XIV^e sont connus, dont il est difficile d'établir la provenance, Melikian-Chirvani 1996 ; O'Kane 2009, p. 49-53. Plusieurs carreaux étoilés sont certainement issus du décor architectural de monuments religieux (mosquées et mausolées), ce qui démontre que ce type de décor n'était pas exclusivement utilisé dans les palais il-khanides.

¹²⁶² Melikian-Chirvani 1991, p. 82-122 ; Masuya 1997, p. 608-13.

¹²⁶³ Melikian-Chirvani 1991, p. 62, 68, 110, 111 ; *Id.* 1997, p. 155-57. Sur les « historicized *Shāh-nāma* » produits sous les Il-khanides, voir Aigle 2015, p. 25-28.

¹²⁶⁴ Melikian-Chirvani (1991 ; *Id.* 1997) a soutenu que l'historien 'Atā Malik Juvaynī (m. 681/1283), le savant et astronome shi'ite Naṣīr al-dīn Ṭūsī (m. 672/1274) et l'auteur mystique Quṭb al-dīn Šīrāzī (m. 710/1311) ont joué un rôle important dans la conception du programme décoratif de Taḥt-i Sulaymān

¹²⁶⁵ Masuya (1997) insiste sur le caractère principalement décoratif des carreaux de Taḥt-i Sulaymān, ainsi que sur la double inspiration iranienne et chinoise des symboles de royauté affichés par ces décors.

¹²⁶⁶ Ḥāfiẓ-i Abrū, II, p. 20-22.

¹²⁶⁷ Ḥāfiẓ-i Abrū, II, p. 20 : *ba 'zī az īn abiyāt bar kitāba-yi qa 'la ba kāšī nibišta šuda ast.*

figurant sur deux carreaux en *cuerta seca* conservés *in situ*, à proximité de la tour nord-ouest des fortifications encore en place.¹²⁶⁸

Le texte-source de l'inscription, tel qu'il est donné par Ḥāfīz-i Abrū, correspond à une *qaṣīda* de 38 distiques en mètre *mutaqārib* : la première partie (vv. 1-23) contient un éloge à Šāhruḥ et à ses cinq fils (Uluġ Beg, Ibrāhīm, Bāysunġur, Suyūrgatmiš, Muḥammad Jūkī), célébrés sur un ton et par des images standardisées de la poésie panégyrique persane ; la partie finale (vv. 24-38) se réfère à la fondation de la citadelle et offre une description idéalisée du bâtiment, tout en mettant en parallèle la nature durable de ses structures à la fortune inébranlable de la dynastie tīmūride. Nous pouvons reconnaître dans le texte des références aux rois de l'Iran ancien (cf. vv. 12, 13, 34, 35), aussi bien que des images communément associées à la royauté dans la littérature persane médiévale (cf. v. 6, *himmat* ; 8, *taḥt u aḡsar* ; v. 13, *bazm*, etc.).

Nous observons que le contenu du poème peut être rapproché de celui du *masnavī* épigraphique du palais de Ghazni, qui dressait l'éloge de plusieurs souverains issus de la lignée ghaznavide, tout en employant un vocabulaire et un répertoire d'images déjà standardisés pour célébrer leur pouvoir (7.1.2). Par ailleurs, les références aux personnages du *Šāhnāma*, aussi bien que la position des inscriptions sur les remparts d'une citadelle, offrent un parallèle avec les usages épigraphiques adoptés chez les Seljuqides de Rūm.¹²⁶⁹



Bien que les vestiges archéologiques montrent que la plupart des bâtiments civils et religieux de l'Iran médiéval portaient des décors épigraphiques, les auteurs de l'époque n'ont remarqué la présence de ces inscriptions que dans des cas assez rares. En effet, à l'exception des quelques passages mentionnés dans ce chapitre, les sources narratives et littéraires que nous avons pu consulter restent silencieuses au sujet des inscriptions monumentales et les décrivent presque exclusivement quand leur contenu ou leur forme sont particulièrement originaux ou bien conformes au message que l'auteur est en train de transmettre à ses lecteurs – qu'il s'agisse d'un enseignement moral, d'un message d'éloge ou de diffamation. Mais la sélection de témoignages tirés de sources diverses que

¹²⁶⁸ O'Kane 1987, p. 116. Cet auteur fournit également une traduction anglaise complète du poème transcrit par Ḥāfīz-i Abrū (*Id.*, 116, 117).

¹²⁶⁹ Sur l'utilisation du *Šāhnāma* comme source de légitimation chez les Tīmūrides, voir Bernardini 2008.

nous avons présentée, loin d'être exhaustive, fournit, malgré tout, quelques indices sur le développement de certaines pratiques épigraphiques dans le monde iranien médiéval.

En premier lieu, les sources nous parlent de l'ancienneté de la tradition d'inscrire des textes à caractère moralisateur sur les monuments d'Iran, où cet usage semble remonter à l'époque préislamique. Cependant, il faut tenir compte du fait que le contenu des inscriptions plus anciennes pourrait avoir été l'objet d'une relecture – voire une réinvention – de la part des auteurs des IV^e-V^e/X^e-XI^e siècles (11.1.1). En ce qui concerne la question de la langue utilisée pour la réalisation d'inscriptions monumentales, les sources semblent confirmer les données matérielles connues : l'arabe aurait remplacé le pehlevi (et, peut-être, d'autres langues iraniennes alors en usage) à une époque antérieure au IV^e/X^e siècle, tandis que le persan moderne n'aurait fait son apparition en épigraphie que dans un deuxième temps. Nous observons également que, d'après le témoignage des sources relatives à l'histoire du Sistan, des inscriptions poétiques en langue arabe ornant des bâtiments civils auraient été réalisées dans cette région durant l'époque saffāride (III^e-IV^e/IX^e-X^e siècles) (11.1.2).

Malheureusement, nous ne pouvons pas déterminer la nature ni la langue de composition des inscriptions auxquels semble faire allusion le poète ghaznavide Farruḥī, lorsqu'il décrit les « discours » à caractère panégyrique qui ornaient l'un des palais de Maḥmūd. Cependant, nous avons des raisons de croire que ce poète se réfère à des textes poétiques, composés par les poètes actifs à la cour des premiers ghaznavides (11.2.1). Les autres descriptions de décors épigraphiques que nous pouvons reconnaître au sein du répertoire poétique ghaznavide sont courtes et assez vagues, ce qui empêche de visualiser les inscriptions réelles qui ont servi de sources d'inspiration aux poètes. Certaines références semblent cacher des allusions à des titulatures royales et à des textes coraniques ; mais il émerge clairement que les poètes sont davantage intéressés par les valeurs symbolique et décorative des inscriptions, que par leur contenu (11.2.2).

La pauvreté de références aux inscriptions monumentales dans les chroniques ghaznavides est également frappante, et elle n'est contredite que par deux passages de l'histoire de 'Utbī, qui apportent un témoignage sur le formulaire répandu dans l'épigraphie funéraire. Nous remarquons par ailleurs que les chroniqueurs ghaznavides 'Utbī et Bayhaqī mentionnent tous deux le « tombeau de Qābūs » – que nous pouvons identifier sans doute au Gunbad-i Qābūs (9.1.1) – sans faire aucune allusion aux deux

inscriptions qui ornent la partie inférieure et supérieure de son fût et qui ont tant intéressé les chercheurs occidentaux.¹²⁷⁰

Les témoignages postérieurs au VI^e/XII^e siècle que nous avons réunis dans la dernière section de ce chapitre présentent une nature hétérogène et sont issus de contextes historiques divers (11.3). Cependant, le recoupement des informations transmises par ces sources textuelles et matérielles datant de la période post-mongole nous permet d'observer des aspects de continuité dans la tradition épigraphique de l'Iran médiéval.

Les exemples cités illustrent non seulement que la pratique de réaliser des inscriptions poétiques en langue persane était bien établie au tournant du VII^e/XIII^e siècle, mais aussi que la poésie persane occupait une place de choix dans le décor épigraphique des palais et des citadelles bâtis par de nouvelles dynasties d'origine turque ou mongole. Le contenu de ces inscriptions, largement inspiré par le *Šāhnāma* de Firdawsī et ses personnages, montre la volonté de s'approprier l'héritage culturel iranien, pour l'intégrer au discours de légitimation et de propagande politique. De plus, nous pouvons observer chez les Ilkhanides et, plus tard, chez les Tīmūrides la pratique de réaliser des « anthologies » de vers persans choisis, insérés dans le décor architectural des lieux du pouvoir. Cet usage semble perpétuer une tradition bien plus ancienne, comme le montrent le distique de Farruḥī analysé plus haut, ainsi que le corpus d'inscriptions persanes provenant du palais de Ghazni.

La discontinuité et la nature fragmentaire des données archéologiques, aussi bien que la rareté des témoignages transmis par les sources littéraires, compliquent la tâche de définir l'étendue de la diffusion et la fonction exacte des inscriptions poétiques arabes, puis persanes, dans les architectures royales de l'Iran médiéval. Néanmoins, les témoignages connus nous permettent d'apercevoir des évolutions dans le format et la position des citations poétiques. Nous avons pu constater que plusieurs points de contact émergent des attestations répertoriées, en dépit des écarts géographiques et chronologiques considérables. Cela nous permet d'imaginer que ces documents ne représentent que les sommets d'un iceberg, incarnant une tradition artistique submergée, répandue et multiforme, dont nous espérons que de nouvelles découvertes aideront à mieux définir les contours.

¹²⁷⁰ Cf. 'Utbī *a*, p. 356 ; Bayhaqī II, p. 673.